

CHAPITRE I

Comme il est à plaindre celui qui n'a jamais connu la douceur d'un matin de printemps en notre lumineux pays d'Anjou ! Aujourd'hui encore je ne suis point rassasié de ce bonheur-là !

Mais... prenons les choses dans un certain ordre.

Je n'étais qu'un gringalet loqueteux et ignorant quand j'ai franchi pour la première fois la porterie du Plessis-Coudray. Messire Guillaume m'avait ramassé dans la rue du Petit-Pont, passage obligé pour ceux qui se rendent au château ou qui en reviennent. Ce que je faisais là ? J'y mendiais comme à l'ordinaire. Mon père avait quatre autres bouches à nourrir. Il n'a pas fait le difficile quand Guillaume de Beaumont, seigneur de Plessis-Coudray, de la Jonchère et de la Salle lui a glissé quelques livres tournois avant de me jeter sur le palefroi de son écuyer Bertrand de Rouvre.

Je n'ai pas connu ma mère. Elle est morte de cette fièvre des accouchées qui fait tant de ravages dans notre royaume. Isabelle, la fille de messire Guillaume, venait d'avoir 10 ans. Elle voulait son Triboulet. Va pour Triboulet. Le patronyme des nabots, des fous du roi et autres rejetons qui ont oublié de pousser. Isabelle

était la plus jolie des mignonnes. Deux grands yeux sombres aux reflets ambrés illuminaient un visage à l'ovale si pur qu'on l'aurait cru dessiné par le doigt d'un ange. Ses cheveux couleur de châtaigne lui balayaient le dos. Messire Guillaume l'appelait sa « petite Sarrasine ». C'est que pour être belle dans ce pays-ci, les filles ont obligation de posséder une chevelure couleur de blé mûr et des yeux couleur de lavande.

Ma plus grande frayeur en arrivant au Plessis-Coudray ? Que je grandisse de quelques pouces durant la nuit. Ma crainte n'était pas tant de retourner mendier dans notre bonne cité de Tours que de causer quelque chagrin à Isabelle. Sottise que cette pensée-là ! Nous étions si bien acoquinés l'un à l'autre qu'il eût été impossible de nous désunir. Isabelle m'a rapporté que le duc d'Anjou possède aussi un Triboulet. Devant mon air contrit, elle m'a affirmé qu'au dire de son père, la figure du Triboulet du roi René est beaucoup moins gracieuse que la mienne et que ses yeux sont aussi globuleux que ceux des grenouilles.

Ma vie au Plessis-Coudray aurait pu être le paradis sur terre sans la présence de dame Clémence, la marâtre d'Isabelle, seconde épouse de messire Guillaume. Elle était laide comme les sept péchés capitaux ou, à tout le moins, cet air revêche qu'elle arborait le matin comme le soir empêchait qu'on la trouvât agréable à contempler.

Quand Isabelle a épousé François de la Roque Saint-Aubin seigneur de Beaurepaire, de Boutemont et de Belloy, je l'ai suivie avec l'allégresse que vous imaginez. Certains n'hésitent pas à affirmer que je suis vaniteux. Comment ne pas s'estimer le nain le plus comblé du royaume quand on a le bonheur de servir une maîtresse aussi avenante que la mienne ? Je connais le cœur de ma dame mieux qu'elle ne le connaît elle-même. Ces derniers jours, je la devine tourmentée. Nous espérons le retour de messire Guillaume pour le sixième anniversaire de

notre petite Jeanne, il y a de cela deux semaines. Il n’y était point. Je sais – nous savons tous –, combien les charges qui pèsent sur les épaules du seigneur de Plessis-Coudray sont prenantes et à quel point son service auprès du roi lui laisse peu de loisirs. Messire Guillaume fait partie de la suite de notre sire, Charles le septième. En compagnie du dauphin Louis et des chevaliers, il a accompagné le roi dans la capitale. La joie du souverain était sincère même s’il a quelque difficulté à l’exprimer sur sa figure. C’est qu’il lui a fallu patienter dix-huit années pour retrouver la ville où il est né ! Dix-huit années à apprendre son métier de roi au château d’Angers sous la tutelle de la reine Yolande d’Aragon, épouse du duc d’Anjou. Celle-ci a élevé Charles comme une seconde mère en l’arrachant aux griffes de cette sorcière d’Isabeau de Bavière qui a fait tant de mal à notre royaume en signant ce honteux traité de Troyes qui a livré la France aux Anglais ! À la fin du mois de septembre, le roi et sa suite se sont rendus aux États généraux d’Orléans. La reine Marie, épouse de Charles, et la duchesse Yolande les y avaient précédés.

J’ai beau seriner à notre maîtresse que messire Guillaume a trucidé nombre de Godons ¹ et participé à toutes les batailles victorieuses aux côtés de la pucelle Jeanne avec la réussite que l’on sait, son humeur ne varie guère. Il est vrai que notre pays est ravagé par les hordes d’écorcheurs qui n’épargnent ni les bêtes ni les gens. Quelle pitié de voir cette canaille ruiner les métairies et violenter les pauvres paysans. La guerre rend fou, et pour ceux qui le sont déjà, cette folie se transforme en cruauté de la pire espèce.

Pour autant, je ne perds pas espoir. Messire Guillaume et ses chevaliers sont de taille à résister à n’importe quelle bande de routiers. Afin de tromper sa tristesse, dame Isabelle donne la

1. Anglais.

dernière main à la salle des accouchées de notre hôtel-Dieu. Est-ce pour conjurer le sort ? Aujourd'hui, elle a revêtu ce surcot bleu de Sicile qui lui sied si bien au teint. Ma chère maîtresse a une façon de placer son touret de tête qui n'appartient qu'à elle. Quoiqu'elle ne prise guère les travaux de couture, elle a tenu à aider les sœurs converses en brodant quelques croix rouges sur le linge affecté aux indigents. La salle destinée aux nourrissons est elle aussi en voie d'achèvement. Voir les enfants déposés sur le parvis de l'église Saint-Julien ou au tourniquet du monastère par les temps de froidure ou de fortes chaleurs était insupportable à notre maîtresse.

Aidées de Josselin, Perrette et Bérengère sont en train d'installer les courtines fraîchement lavées qui entourent les lits de la salle commune. Elles font les follettes en se cachant derrière la toile, ce qui suscite un sourire sur les lèvres de notre dame et un pli de mécontentement sur le front de sœur Bénédicte.

— Triboulet, tu fais l'oiseux ?

— Non pas, dame. Je souhaitais vous demander la permission d'aller faire un tour sur le chemin de ronde. Notre maître dit toujours que je possède des yeux aussi perçants que ceux d'un faucon et...

— Et tu espères apercevoir ton seigneur avant les hommes du guet ! Je vous trouve bien prétentieux, messire Triboulet ! Allez file, mais que cela ne t'empêche pas d'assister aux vêpres.

Les vêpres ! Parlons-en des vêpres ! Ces litanies monotones me refroidissent l'âme. Pour échapper à ces prêches d'une morosité affligeante j'ai mis au point une stratégie de repli très simple à exécuter. Il me suffit d'attendre que dame Isabelle se soit retournée afin de vérifier la présence de ses gens et de me glisser discrètement jusqu'à la petite porte qui donne aux pieds du donjon, un donjon qui a été détruit depuis si longtemps que moi, Triboulet, je ne l'ai jamais connu. Ne demeure qu'un pan

de muret à peine plus haut qu'un homme à cheval auquel, pour une raison qui m'échappe, il est interdit de toucher. Et ce n'est pas notre chapelain frère Jérôme qui risque de remarquer mon absence ! Ses yeux sont aussi peu vaillants que ceux d'une taupe et son ouïe accuse depuis quelque temps une déficience inquiétante.

Durant le temps des vêpres, il me plaît de grimper sur le chemin de ronde dans le seul but d'admirer notre domaine. J'en connais chaque maison, chaque talus, chaque coteau. Le cœur me cogne devant tant de merveilles. Du chemin de ronde, la vue s'étend jusqu'à la forêt de Brossay où toute sorte de gibier attend le bon vouloir des chevaliers. Dame Isabelle elle-même ne rechigne pas à aller chasser en compagnie de son faucon favori. Une seule exception : la période des vendanges qui exige le concours de chacun. Les raisins ont été si abondants cette année que, pour la première fois depuis longtemps, nous avons fêté le vin nouveau avec un entrain que la rigueur de ces temps de violence avait fini par nous faire oublier. À main gauche, s'étalent les prairies et pâturages où paissent les bovins des métairies du château ainsi que les moutons et chèvres des bourgeois. Toutes ces pâtures sont entourées de clôtures pour éviter aux bêtes sauvages de venir saccager les récoltes. Depuis le milieu du mois d'août nos granges sont pleines de bon blé bien sec. Une moisson comme on en espérerait chaque année.

En cette saison d'automne, les vilains sont occupés à ensevelir les brûlis qui donneront à la terre la force et la vigueur pour les semences d'hiver. Les jachères forment une tache claire parsemée d'herbes et de minuscules fleurs dont notre apothicairresse, dame Angélique, sait tirer le meilleur pour élaborer ses remèdes. Grâce à Dieu, nous ne risquons pas de revivre ce terrible hiver de l'année passée. Notre rivière, le Thouet, était

gelée à pouvoir y faire rouler un chariot. Sans les galées² de Jacques Cœur qui ont acheminé des blés et des pois dans notre pays d'Anjou nos paysans seraient morts de faim. Des mois atroces. Les plus abominables qu'il m'ait été donné de vivre depuis que j'ai quitté la mesure de mon père. Et encore avions-nous un toit pour nous abriter et du bois pour nous chauffer. Les Parisiens n'avaient plus rien, cernés qu'ils étaient d'un côté par les écorcheurs, de l'autre par les Anglais. Et comme si ces punitions ne suffisaient pas, des pluies diluviennes se sont abattues sur la capitale et la région d'île de France. Un déluge qui a pourri le peu qui restait sur pied. Cet hiver 1438, il est mort quarante-cinq mille personnes de froid et de maladie dans la capitale. Tous les gens importants avaient fui. Ne sont restés que le prévôt de Paris, Ambroise de Loré, et le prévôt des marchands, Michel Lallier, deux âmes fortes qui ont tenté d'apporter un peu de réconfort aux Parisiens, lesquels n'avaient jamais connu et ne connaîtront certainement plus jamais une période aussi effroyable.

De là-haut, je m'amuse à observer les manants qui bêchent leur lopin de jardin devant les petites maisons de la ville basse. Ils répandent un fumier odorant qui n'est autre que les fientes des latrines du fond du jardin. Dans la ville haute, les belles demeures des bourgeois étalent leur encorbellement et leur mortier de pisé entrelacé de pans de bois. Au-delà des pâtures, nos vignes s'étendent à flanc de coteau. Notre vin de Belloy est très recherché. Le chapitre de Poitiers nous en commande régulièrement. Le château possède le ban des deux moulins à huile que l'on aperçoit à main droite. Y sont pressés le chènevis et l'œillette, nos principales sources de gras avec le saindoux et le lard.

2. Navire marchand.

En sortant de l'hôtel-Dieu, je fais toujours un détour par le potager et le jardin des simples. C'est notre dame qui a eu l'idée des deux gloriottes. Durant les fortes chaleurs il lui plaît de venir s'y reposer en écoutant le murmure de la fontaine. Dans le bassin, les truites barbotent gentiment en attendant d'être farcies par Basile ou par Guillemette. Mais aujourd'hui, je n'ai guère le cœur à m'attarder dans ce petit paradis. En dépit de mon humeur toujours joyeuse, l'appréhension que je lis sur le visage de ma chère maîtresse a fini par assombrir mon esprit.

Mes petites jambes m'obligent à grimper l'escalier qui mène au chemin de ronde en posant les deux pieds sur chaque marche. Les gens du guet sont assis sur une échauguette en attendant la relève. Dans notre cité les hommes ont obligation de corvée tel que le guet, le redressement des remparts ou, pour les plus jeunes, la chasse aux rats. Afin d'encourager cette traque, dame Isabelle distribue un denier par paire de rats. C'est en lisant un traité d'Avicenne que notre dame a pris conscience du danger représenté par ces rongeurs. À lire Avicenne, le rat serait la cause de toutes sortes de maladies à commencer par la peste de Florence appelée aussi peste noire en raison des plaques sombres qui recouvrent la peau des malades. Les pestiférés commencent à cracher le sang et meurent en deux ou trois jours. Notre sire François, l'époux défunt de dame Isabelle, prétendait que cette histoire de rats n'était que billevesées et radotages de dame mais notre maîtresse a tenu bon. Elle a convaincu l'échevinage qu'un plan de nettoyage était indispensable et il a bien fallu que les bourgeois se plient aux décisions du Conseil.

Les trois hommes du guet me regardent franchir la dernière marche avec un œil où se mêlent la raillerie et la pitié. Je n'ai que faire de leur compassion. Je préfère ma situation à la leur.

Ce ne sont que des coquins contraints de faire le guet à la place de leur maître, bourgeois ou riche artisan qui se sentirait avili s'il se trouvait dans l'obligation de remplir un devoir dévalorisant pour leur condition.

— Alors Triboulet, tu nous apportes à boire ?

— Vous aurez à boire quand notre sire sera de retour.

— Mais c'est qu'il veut notre mort le nabot ! Dis-moi Triboulet est-ce que ta pendeloche ³ est aussi minuscule que tes jambes ?

— Mes poings ne sont pas aussi larges que vos battoirs, messire Étienne mais je saute plus haut et plus vite que vous et si vous voulez conserver les quelques chicots qu'il vous reste, je vous conseille de fermer votre bec. Au lieu de médire de votre prochain, vous seriez mieux inspiré de scruter l'horizon et de nous dire si vous y percevez quelque mouvement.

— Dieu me damne ! Mais c'est qu'il n'a pas la langue dans ses chausses, le nabot ! Seigneur... On dirait...

— Comme vous dites, messire, on dirait... Le nuage de poussière ne peut que signaler l'arrivée de cavaliers. Dix ou douze, guère davantage. Des cavaliers qui longent à présent la lisière du bois en évitant de traverser les vignobles.

— Par tous les saints ! Ce sont les nôtres. Regardez ! Je vous dis que ce sont les nôtres ! Je sonne ?

— Et si c'était les Godons ?

— Les Godons ? Sans brigandine ⁴ et sans salade ⁵ ? Des Godons qui respecteraient l'interdiction de pénétrer dans les vignes !

— Triboulet a raison. Ce sont les nôtres. Je reconnais nos couleurs!

— Sonnez Étienne ! Sonnez, vous dis-je !

3. Pénis.

4. Cotte de mailles.

5. Casque léger.

Dans la basse-cour, c'est l'euphorie. En un instant, la cour est envahie par les gens des étables, des celliers, des cuisines. Tous, du plus humble valet, au maître queux, ont la figure transformée.

C'est Bertrand de Rouvre qui franchit la porterie le premier suivi de messire Guillaume, de Jean de Bueil et d'une dizaine d'autres seigneurs ou écuyers que je connais peu ou prou. Dame Isabelle est la dernière à nous rejoindre. Sa fierté l'empêche de laisser voir ses sentiments mais son regard la trahit. Le soulagement et le contentement s'y mêlent à part égale.

— Eh bien ! Ma fille ! Est-ce ainsi que l'on offre l'hospitalité en votre demeure ! Ne voyez-vous pas que nos chevaux sont couverts de sueur et que nous mourrons de soif !

— Accordez-moi merci ⁶, mon père ! Mais la joie de vous retrouver me fait oublier mes devoirs. Josselin, Étienne, je ne veux pas vous voir céans avant que vous n'ayez pansé et donné leur picotin aux chevaux. Basile, Guillemette, des pâtés, des fromages, du vin. Où souhaitez-vous que nous dressions la table, père ? Dedans ou dehors ?

— Dehors ma fille. Profitons ensemble de cette merveilleuse journée.

En un instant les enfants de cuisine ont installé les tréteaux. La table est recouverte d'une nappe blanche brodée aux armes de Beaupaire. À croire que Guillemette possède des dons de divinations. Ses pâtés viennent juste de sortir du four. Deux paniers de fromages, du plus frais au plus sec, ont pris place de chaque côté de la table. Jacques de Tournel, l'écuyer de messire François, donne un coup de main à Guillemette pour placer un tranchoir ⁷ devant chaque convive. Dans une aiguière en étain, Basile verse délicatement cette huile d'olive parfumée dont

6. Pardonnez-moi.

7. Tranche de pain ou plaque d'étain placée devant chaque convive.

notre maîtresse apprécie tant la finesse. Notre vin d'Anjou remplit déjà les hanaps ⁸. Les pâtés de Guillemette embaument tant et tant qu'il faudrait être un saint pour y résister. Sur ordre de Basile, un enfant de cuisine vient discrètement placer une motte de beurre devant messire Guillaume. Le beurre est un mets de manant mais, allez savoir pourquoi, notre sire en raffole.

— J'ai donné l'ordre de préparer les étuves, père.

— Charmante attention, ma fille. Nous devons nous débarrasser de la puanteur de ces rapaces que nous avons trucidés en chemin. Une bande d'écorcheurs nous a fait perdre une petite heure. Deux lieues après Montsoreau, nous avons surpris une dizaine de routiers ⁹ qui mettaient à mal une famille de paysans. Une espèce de géant tenait dans ses bras un enfant qu'il s'apprêtait à jeter dans le feu. Bertrand l'a embroché avant qu'il n'exécute son forfait. C'est toute la bande que nous avons fait griller comme des cochons. En agissant de la sorte, nous ne faisons que suivre les injonctions de notre sire Charles. Le roi ordonne à tous les seigneurs, ainsi qu'aux bourgeois et aux paysans, d'attraper les pilliers vifs ou morts et de passer par les armes cette crapulerie dès lors qu'elle se trouve sur leur chemin.

8. Vases à boire en étain.

9. Bandits de grands chemins.